

**Christine Pellistrandi
Henry de Villefranche**

La Bible

© Groupe Eyrolles 2010
ISBN : 978-2-212-54735-1

EYROLLES



Table des matières

Sommaire	5
Introduction	7
Chapitre 1 : Ouvrir la Bible	9
L'ancien et le nouveau	12
Un livre et des livres	12
Pas de texte original !	14
Comment aborder la Bible ?	16
Un livre ancien... ..	16
... pour des lecteurs contemporains	16
Des genres littéraires variés	19
Qui peut nous aider ?	20
Lire la Bible en Terre sainte	22
Église, bibliothèque ou musée ?	23
Un livre singulier et universel	24
Parler d'Écritures saintes	24
Chapitre 2 : Lire les textes	27
1. Ancien Testament	29
Les commencements	30
Deux récits de la Création	30
La question des origines	31

La responsabilité de l'homme	32
De la création au salut	34
Les épreuves	35
« Un père avait deux fils »	35
Caïn et Abel	36
Abraham est père d'Isaac et d'Ismaël.	36
Jacob et Ésaü	37
Joseph et ses frères	38
La confrontation entre Joseph et ses frères	39
Le retour du père	40
La réconciliation est une résurrection !	40
L'élection	41
Les commencements avec Noé	41
L'arche de Noé	42
La tour de Babel : les hommes qui veulent se faire Dieu.	44
La vocation d'Abraham (Gn 12-26)	44
Qui est fils d'Abraham ?	45
Abraham médiateur	46
Le devoir d'éthique	47
L'alliance	47
La vocation de Moïse se déroule en plusieurs étapes (Ex 1-11)	47
La sortie d'Égypte (Ex 12-15)	50
La marche dans le désert (Ex 15-18)	52
La conclusion de l'alliance (Ex 19-24)	53
La construction du sanctuaire (Ex 25-40)	58
Les ruptures	59
Des ruptures en série	59
Le veau d'or	60
Les révoltes au désert	61
Les rois d'Israël : des bons et des méchants !	63
Un réquisitoire	65
Le livre d'Isaïe	66
Les exigences de Dieu	68
Une ouverture surprenante	70
Osée	71
Ézéchiël	74

Les noces de l'alliance.	75
La promesse	76
L'énigme du Serviteur souffrant	78
Une soif de renouveau	79
Le témoignage de Jérémie	81
L'annonce de la nouvelle alliance	82
L'espérance messianique.	84
Le retour d'exil	85
La prière des Psaumes.	85
Vers l'accomplissement de l'alliance nouvelle	89
Les prières d'action de grâces	91
À côté du prêtre, la figure du Sage	92
La sagesse, présence de Dieu.	94
L'inachèvement de la Bible.	95
Une espérance plurielle	96
2. Nouveau Testament	97
La Judée au 1^{er} siècle de notre ère	98
Un témoin ancien : Flavius Josèphe	99
La synagogue et la prière	101
Le Temple de Jérusalem	102
Les observances de la loi	104
La géographie des évangélistes.	105
La quête historique de Jésus.	107
Les évangiles canoniques.	108
Les écrits apocryphes du Nouveau Testament	109
Les sources non chrétiennes	110
Les travaux modernes.	113
3. Les écrits du Nouveau Testament	115
Les Apôtres	115
La doctrine de Pierre	116
Un centre qui sera marginalisé : Jacques.	118
L'itinéraire de Paul	121
L'« Évangile » de Paul.	122
Les évangiles	126
La rencontre avec Jean-Baptiste	127

Baptême de Jésus et tentations au désert.	129
Jésus en Galilée : quel est cet homme ?	130
La montée à Jérusalem	136
Les enseignements de Jésus dans le Temple.	142
Les disputes sur l'identité de Jésus.	143
Le complot	144
La Passion de Jésus	145
Au tombeau, le matin de Pâques	153
L'Apocalypse et saint Jean.	155
Apocalypse signifie « révélation »	155
Jésus est révélé comme le Sauveur.	156
Un jugement qui sauve	158
À qui le dernier mot ?	159
Chapitre 3 : Lire la Bible aujourd'hui.	163
Lire	165
Un livre éclairant pour penser, prier et agir	167
Bible et théologie	167
Bible et éthique	169
Exemple : la crise écologique	170
Éloge de la douceur	171
Bible et vie spirituelle	173
Conclusion.	175
Index	177
Bibliographie élémentaire pour l'étude de la Bible	181

Le mot Bible vient du grec et désigne à la fois *un livre (to biblion)* et *des livres (ta biblia)*. On a souvent comparé la Bible à une bibliothèque en raison du nombre de ses livres – une centaine ! – et de leur variété de styles, d’auteurs et de sujets. On pense aussi aux *archives*, qui présentent la même diversité qu’une bibliothèque mais supposent un principe d’organisation et de rassemblement. Un tel principe aura été déterminant pour constituer la mémoire et l’identité du peuple dont l’existence est au cœur de la Bible. Il s’agit d’abord du peuple juif qui lit et relit sans cesse son histoire à la fois heureuse et tragique à la lumière de ce Livre. Aussi, quand une personnalité juive cite publiquement un passage des Prophètes, elle ne fait pas forcément une profession de foi mais elle enracine ses convictions contemporaines dans la sagesse de l’histoire de son peuple. Ainsi un mémorial de la Shoah puise-t-il dans les Psaumes des expressions de détresse et dans les Prophètes des messages d’espérance. Les chrétiens ont une approche différente. D’abord, ce qu’ils nomment l’Ancien ou le Premier Testament contient des livres qui ne sont pas reconnus par les juifs et celui-ci est suivi des vingt-sept livres du Nouveau Testament. La notion de *peuple* n’est pas la même non plus : pour la Bible chrétienne, elle se concentre autour de la personne de Jésus reconnu comme Messie d’Israël et Fils de Dieu, venu rassembler et réconcilier les enfants de Dieu dispersés, juifs et non juifs ensemble. L’élément commun est la reconnaissance en ce Livre de la Parole de Dieu, le Dieu vivant, qui ne cesse de s’adresser à des hommes et des femmes de toute culture, de tout pays et de tout temps.

C’est dans cette perspective qu’est conçu ce petit livre. Après une présentation générale de la Bible, il en exposera les textes principaux ;

puis on se demandera pourquoi et comment les lire. On n'entre pas sans raison dans une salle d'archives : on pose des questions, on cherche des références, un éclairage, on prépare le futur. C'est cela, lire la Bible !

L'ancien et le nouveau

Une édition chrétienne de la Bible comprend l'Ancien et le Nouveau Testament. On peut les trouver séparés, mais la règle est de les garder unis. Le Nouveau n'abolit pas l'Ancien et il le cite abondamment, quand il ne le suppose pas sans cesse en arrière-plan :



Les Saintes Écritures du peuple juif constituent une partie essentielle de la Bible chrétienne et sont présentes, de multiples façons, dans l'autre partie. Sans l'Ancien Testament, le Nouveau Testament serait un livre indéchiffrable, une plante privée de ses racines et destinée à se dessécher (Commission Biblique Pontificale, § 84, 2001).

La tentation de les dissocier est ancienne : dès le II^e siècle, un Romain, Marcion, prétendait « épurer » l'Évangile de ses racines juives ; à la fin du XIX^e siècle, l'exégète libéral allemand Harnack voyait dans le maintien de l'Ancien Testament au sein de la Bible une « paralysie religieuse et ecclésiale ». Cette tentation est hélas permanente dans notre sociologie contemporaine : on fonctionne habituellement par exclusion ou par substitution, ce qui est profondément dommageable.

Un livre et des livres

« Le plus important dans une Bible, c'est la reliure ! » On prête ce bon mot à l'un des maîtres de l'Écriture sainte : Paul Beauchamp. L'image de la reliure illustre bien l'association permanente de l'unité et de la multiplicité, du singulier et de l'universel, de l'ancien et du contemporain, qui bouscule nos réflexes de logique cartésienne !

Trois grands ensembles composent l'Ancien Testament :

Le Pentateuque – titre grec de la *Torah* hébraïque – comprend la Genèse, l'Exode, le Lévitique, le livre des Nombres et le Deutéronome.

L'ensemble, appelé Prophètes (*Neviim* en hébreu), s'ouvre sur les livres de Josué, des Juges, de Samuel (1 et 2), des Rois (1 et 2). Ils sont parfois nommés « livres historiques », mais cette dénomination leur convient mal.

Viennent ensuite les prophètes à proprement parler : Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Les « Écrits » regroupent les Psaumes, le livre de Job, les Proverbes, le Cantique des cantiques, le livre de Ruth, les Lamentations, le Qohélet, les livres d'Esther, d'Esdras, et de Néhémie, et les Chroniques (1 et 2).

Ces trois ensembles forment la Bible canonique.

À la liste des livres bibliques chrétiens, il faut ajouter : Tobie, Judith, Sagesse, Ecclésiastique (ou Le Siracide ou Ben Sira), Baruch et Maccabées (1 et 2). Des chapitres s'ajoutent aux livres d'Esther et de Daniel. Cette dernière liste est appelée « deutérocanonique ». Pourquoi ? Parce que ces derniers ont d'abord été transmis en grec, puis ont été exclus par les autorités rabbiniques à un moment où le monde gréco-romain persécutait les Juifs. Leur contenu est néanmoins très biblique et certaines copies anciennes viennent d'être découvertes aux abords de la mer Morte en hébreu !

Le Nouveau Testament se compose de vingt-sept livres :

Les quatre Évangiles, dont trois se lisent en synopse – ils se développent en parallèle : Matthieu, Marc et Luc. On les appelle aussi évangiles synoptiques. Jean adopte un plan différent.

Les Actes des Apôtres, qui sont la suite du troisième évangile, œuvre de Luc.

Les treize lettres de Paul conservées.

La lettre aux Hébreux.

Les sept lettres « catholiques » attribuées à Jean, Pierre, Jacques et Jude.

L'Apocalypse.

Pas de texte original !

La rédaction de ces livres s'étend sur plus de mille ans. Ils ont d'abord été rédigés en trois langues : l'hébreu, l'araméen (langue proche de l'hébreu et parlée par Jésus) et, à partir du III^e siècle avant J.-C., dans la grande capitale culturelle qu'était la ville d'Alexandrie, le grec – version dite des Septante, allusion à l'œuvre des soixante-dix traducteurs qui, selon la légende, furent confinés chacun à la tâche dans une cellule isolée et qui rendirent, alors qu'ils avaient travaillé sans se concerter, une traduction parfaitement identique. Les livres du Nouveau Testament, quant à eux, sont tous écrits dans un grec appelé « koinè », langue communément parlée au I^{er} siècle, légèrement différente du grec classique. Le principe de traduction est donc très ancien et appartient au génie propre de la Bible. Il y a concours entre les trois grandes langues anciennes, auxquelles s'ajoutent le syriaque et le latin, pour rapporter l'expression authentique de la Parole de Dieu. La première Bible imprimée par Gutenberg à la fin du XV^e siècle est en latin. Des traductions en langue vernaculaire commencent sous le règne de Saint Louis, mais c'est aux XVI^e et XVII^e siècles que la traduction en allemand (avec Luther), en anglais (la King James version) ou en français (Lefèvre d'Étaples ou Le Maître de Sacy), devient un événement, tant pour la diffusion de la Bible que pour la langue, qui acquiert par là une maturité nouvelle. De nos jours, la Bible est traduite en plus de 400 langues, et on atteint les 2000 en comptant les traductions partielles.

Les éditions catholiques de la Bible se distinguent par leur souci de publier des introductions et des commentaires en plus du texte lui-même. Les éditions les plus utilisées sont la Bible de Jérusalem publiée par l'École biblique française de Jérusalem, à partir de 1956, la Traduction œcuménique de la Bible (TOB), œuvre commune reconnue par les catholiques, les protestants et les orthodoxes français, la Bible Osty, qui se distingue des autres par le travail d'un seul homme, un prêtre catholique, assisté par le père Trinquet, et la Bible Segond, très en faveur dans le monde protestant. Toutes ces éditions sont régulièrement rééditées avec des enrichissements significatifs dans les commentaires et les notes.

La publicité des éditeurs se targue parfois de présenter une édition *d'après les textes originaux* ! Devant un tel raccourci, une distinction s'impose : que ce soit à *partir des langues originales* qu'une édition ait été établie, cela est plus qu'envisageable, mais il faut être bien conscient qu'il n'existe pas de manuscrits originaux des œuvres littéraires de l'Antiquité. Les textes ont été transmis sur des supports fragiles, comme le papyrus et le parchemin, et parfois par bribes, comme sur les tablettes de cire. Incendies, guerres et persécutions n'ont pas favorisé la conservation des manuscrits. Heureusement, les documents étaient sans cesse recopiés et ainsi transmis, comme le confirment les témoins textuels les plus anciens de la Bible. En ce qui concerne l'Ancien Testament en hébreu, la découverte en 1947, près de la mer Morte, de manuscrits datant des II^e et I^{er} siècles avant J.-C. ont permis de constater que les copistes juifs avaient transmis les textes avec un soin et une précision remarquables, et ce jusqu'au IX^e siècle de notre ère, dont datait le plus ancien manuscrit connu avant cette découverte. Quant au Nouveau Testament, le plus ancien témoin textuel est un fragment recto verso du quatrième évangile daté de l'an 120, soit quelques décennies à peine après sa rédaction définitive. La transmission fidèle de la lettre du texte n'empêche pas qu'il y ait, dans les manuscrits, de nombreuses variantes, souvent mineures. Les éditions modernes font des choix critiques selon une méthode éprouvée par comparaison entre les différentes copies dont on arrive à reconstituer l'arbre généalogique – le stemma – pour arriver au manuscrit le plus correct, témoin à partir duquel s'est organisée la chaîne de la copie des textes.

Des supports nouveaux – informatiques, sites internet ou MP3 – permettent non seulement la consultation mais le travail sur les textes. On peut chercher un mot dans l'ensemble ou une partie du corpus à partir des concordances, établir des parallèles entre les évangiles, consulter un dictionnaire, une grammaire, appeler des traductions variées, écouter un texte, et autres opérations utiles à l'interprétation.

Comment aborder la Bible ?

Un livre ancien...

La rédaction de la Bible s'étend sur un millénaire mais on ne peut déterminer avec certitude la datation de chaque passage. Les débats restent ouverts à des hypothèses qui progressent et s'affinent. À l'origine de toute culture, la formation et la transmission des traditions passent par l'oralité et la mémorisation. C'est à l'époque de la royauté en Israël, au ^x^e siècle avant notre ère, avec la stabilité que suppose un état organisé, que des écrits sont rassemblés. Les circonstances historiques, la sagesse des prêtres et l'éclairage des prophètes vont contribuer à une mise en forme progressive. On reprend des textes anciens et on les complète jusqu'à les refondre dans une écriture plus réfléchie et plus construite, ce qui rend l'écheveau difficile à démêler pour la critique littéraire. L'époque de l'exil en Babylonie et du retour en Judée, au milieu du ^{vi}^e siècle, est un moment important qui induit une compréhension nouvelle du passé et qui amène à recomposer les textes les plus anciens. À l'époque hellénistique (ⁱⁱⁱ^e siècle), les écrits se multiplient et une distinction commence à se faire entre les textes qu'on reconnaît comme normatifs de la foi et les autres, qui deviendront les textes « apocryphes ». À la fin du ⁱ^{er} siècle de notre ère, les communautés juives et chrétiennes définissent des listes appelées « canon » (règle) qui achèvent ce discernement.

... pour des lecteurs contemporains

Tout texte s'inscrit dans une histoire, dans un moment précis du temps, et il importe de comprendre dans quelles circonstances et pour quelles raisons il a été rédigé. Très souvent, il porte des traces de retouches ou de refontes, qui témoignent d'une réécriture, fruit probable de nouvelles circonstances historiques qu'il s'agit de déceler. De tout cela, le sens est partie prenante au même titre qu'il l'est des structures et des formes rhétoriques qui articulent l'énoncé du texte. Comment donc comprendre un texte biblique écrit il y a deux mille cinq cents ans et plus, et qui a été remanié puis commenté tant de fois ?

La rupture entre une lecture critique et une lecture croyante date du XVIII^e siècle, époque où s'est imposé aux savants le projet de lire la Bible comme n'importe quel texte, à distance du préjugé de la foi, disait-on. La distinction légitime du sens spirituel et du sens littéral est devenue une séparation radicale, l'enquête historique ayant été associée chez nombre d'auteurs, en particulier depuis Voltaire, à la volonté de discréditer et de saper la foi. Le siècle des Lumières avait tendance à accréditer une vision syncrétiste du religieux qui ruinait l'originalité du message biblique et ébranlait avec force nombre de représentations auxquelles la lecture croyante était attachée. Dans ces conditions, le monde croyant désorienté peinait à réagir. La voie fut dès lors ouverte à une science historique postulant, de façon très autoritaire, la possibilité d'accéder à une vérité complètement réductrice du texte biblique par la mise à jour de son contexte historique. L'idée qui présidait à cette fière assurance de la raison se plaçait sous le signe d'une connaissance universelle aussi confortable qu'abstraite et qui correspondait au triomphe du positivisme.

Ce que le texte signifie ne saurait donc être cantonné à ce qui se joue derrière les mots, ou en arrière-plan du temps présent de la lecture, pas plus qu'on ne devrait limiter son sens aux formes qui organisent sa surface, si déterminantes soient-elles. Le sens doit constamment se penser comme avenir du texte, sans pour autant se détourner de sa signification en amont, car alors, il deviendrait une pure abstraction. Comme il n'est de connaissance qu'interprétative, la lecture dépend toujours d'un sujet inscrit dans une histoire particulière. Il nous faut abandonner l'idée d'un texte qui comporterait en lui-même, comme propriété intrinsèque, un seul et unique sens, objectif et stable, amarré dans l'intention de l'auteur, que le lecteur n'aurait qu'à recueillir, comme on se penche pour ramasser un coquillage sur le sable, et qui serait la référence normative pour évaluer les interprétations qu'on en donne. Si le texte biblique a tout homme pour horizon, il est fortement enraciné dans l'élection d'un peuple et donc dans son histoire particulière au sein de l'histoire universelle. La conviction que tout concept universel permet d'éviter le particulier est illusoire et fausse. Il y a des conditions pour recevoir justement les évangiles. En s'impliquant dans l'interprétation, le lecteur découvre un texte qui a été porté par la foi de l'Église depuis 2000 ans. Le reconnaître n'engage ni à devenir juif ni

à devenir chrétien, mais c'est une manière de consentir avec réalisme à l'identité et à l'histoire de ce texte ; aussi devient-il évident que son sens est dessiné par les diverses expériences historiques de son interprétation, qui engagent tout lecteur. Loin d'opposer le fait *d'expliquer* à celui de *comprendre*, nous aurons soin d'expliquer toujours plus pour comprendre toujours mieux. Aujourd'hui, la nouveauté est que nous ne sommes plus voués au divorce de la foi et de l'intelligence. L'exégèse critique apparaît comme une chance pour la lecture spirituelle qui est elle-même le but et l'horizon de toute vraie lecture croyante. Ce que savait à sa manière la grande tradition des Pères de l'Église, comme en témoigne le florilège suivant :



Celui qui est appuyé sur les témoignages de la Bible, celui-là est le rempart de l'Église.

Vivre au milieu de la Bible, la méditer, ne connaître ni ne chercher rien d'autre, cela ne vous paraît-il pas dès ici-bas le paradis sur terre ?

S'il y a quelque chose qui tienne l'homme sage en cette vie et le persuade, au milieu des souffrances et des tourments de ce monde, de garder l'égalité d'âme, j'estime que c'est en tout premier lieu la méditation et la science de l'Écriture.

SAINT JÉRÔME

Ouvre l'Écriture, peu importe la page : partout elle chante l'amour.

SAINT AUGUSTIN

Pour devenir des chrétiens adultes, il faut acquérir une intimité avec les Écritures.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME



Chaque jour, lisez et méditez la Parole de Dieu, prenez comme conseillers Moïse, Isaïe, Pierre, Paul, Jean. Parlez avec eux, méditez avec eux tout le jour.

SAINT AMBROISE

L'Écriture n'est ni fermée à en être décourageante, ni accessible à en devenir banale. Plus on la fréquente, moins on s'en lasse, plus on la médite, plus on l'aime.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

À mesure que, par la méditation des Écritures, notre esprit se renouvelle, la face des Écritures commence elle aussi à se renouveler et la beauté d'une signification plus sacrée se met à croître, pour ainsi dire, à la mesure de notre progrès.

CASSIEN

Des genres littéraires variés

Les papes modernes ont toujours appelé les chrétiens à lire la Bible avec foi et intelligence. Léon XIII publie une encyclique à ce sujet en 1893, Pie X fonde la Commission biblique en 1902, Pie XII donne de nouvelles directives en ce sens en 1943, et le concile Vatican II en 1965 invite pasteurs et fidèles à se nourrir plus assidûment de la Parole de Dieu contenue dans les Écritures. Mais si Léon XIII devait lutter contre le positivisme de son temps, Pie XII réagit contre les soi-disant mystiques qui refusent l'exégèse scientifique ! Jean-Paul II reprend le dossier le 23 avril 1993 :



Il faut comprendre les textes avec toute l'exactitude et la précision possibles, et donc dans leur contexte culturel historique. Une fausse idée de Dieu et de l'Incarnation pousse un certain nombre de chrétiens à prendre une orientation opposée. Ils ont tendance à croire que, Dieu étant l'Être absolu, chacune de ses paroles a une valeur absolue, indépendante de tous les conditionnements du langage humain. Il n'y a donc pas lieu, selon eux, d'étudier les conditionnements pour opérer des distinctions qui relativiseraient la portée de paroles. Mais c'est là se faire illusion et refuser, en réalité, les mystères de l'inspiration scripturaire et de l'Incarnation, en s'attachant à une fausse idée de l'Absolu. Le Dieu de la Bible n'est pas un Être absolu qui, écrasant tout ce qu'il touche, supprimerait toutes les différences et toutes les nuances. Il est au contraire le Dieu créateur, qui a créé l'étonnante variété des êtres « chacun selon son espèce » (Gn 1). Loin d'anéantir les différences, Dieu les respecte et les valorise (1 Co 12). Lorsqu'il s'exprime en langage humain, il ne donne pas à chaque expression une valeur uniforme, mais il en utilise les nuances possibles avec une souplesse extrême et il en accepte également les limitations. C'est ce qui rend la tâche des exégètes si complexe, si nécessaire et si passionnante. Aucun des aspects du langage ne peut être négligé. Les progrès récents des recherches linguistiques, littéraires et herméneutiques ont amené l'exégèse biblique à ajouter aux genres littéraires beaucoup d'autres points de vue : rhétorique, narratif, structuraliste ; d'autres sciences humaines comme la psychologie et la sociologie sont mises à contribution.

Qui peut nous aider ?

« On n'apprend pas à lire la Bible tout seul, dans un coin, ou alors on risque de s'y perdre. » Cette phrase est celle d'un ancien directeur du Service biblique catholique, *Évangile et Vie*. Ce service, qui se trouve à Paris, est en charge de coordonner nombre de lieux pour apprendre à lire la Bible dans le monde catholique. L'antenne européenne est située en Allemagne, à Stuttgart. La Société biblique française, rattachée à

L'Alliance biblique universelle, est d'origine protestante et édite ou commercialise nombre de traductions et de commentaires bibliques.

Lire la Bible est un exercice plus difficile qu'on ne le croit. Celui qui s'aventure seul dans la lecture en commençant par la Genèse risque de ne pas aller très loin ! Il est des méthodes qui apprennent au lecteur à respecter le texte pour mieux le saisir. Elles sont multiples, et les principales ont été présentées dans un document de la Commission biblique du 18 novembre 1993 :

- La méthode historico-critique étudie le contexte historique grâce à la critique textuelle, littéraire et historique. Elle suppose la connaissance des langues anciennes, en particulier l'hébreu et le grec, et des milieux culturels du Proche-Orient dans lesquels sont nés et ont été transmis les textes bibliques.
- La méthode narrative s'intéresse à la manière dont un récit progresse et à la façon qu'il a alors d'exercer une influence sur son lecteur. Cette discipline littéraire est plus directement accessible et utilisable.
- La méthode structurale, très littéraire également, tient compte de la disposition rhétorique des textes et des parallèles tels qu'ils sont établis dans les cultures juive et grecque.
- La lecture sémiotique (structurale) travaille sur le texte, le fonctionnement du langage, et le sens qu'il produit indépendamment de tout contexte historique. Sa question est : comment le texte, et lui seul, fait-il pour produire du sens ? C'est le monde du texte qui est à parcourir.
- Les sociologues ont également renouvelé la compréhension des textes en faisant mieux connaître les conditions sociales, économiques ou politiques de leurs auteurs. Enfin, sans être exhaustif, l'œil exercé d'un psychologue perçoit nombre de détails qui restent cachés dans des textes qu'on croit bien connaître.

Ces instituts, mouvements et écoles, libèrent du danger du fondamentalisme qui prétend trouver des réponses immédiates à des problèmes complexes en pratiquant une lecture trop instinctive de la Bible. Cette tendance est partie des États-Unis il y a plus d'un siècle et se répand de nos jours à cause de son apparente simplicité : chaque mot, chaque phrase aurait un sens clair, immédiatement compréhensible, et ce indé-

pendamment de tout contexte. Jean-Paul II a très vivement critiqué cette attitude typique de l'intégrisme contemporain.

Lire la Bible en Terre sainte

Aller en Terre sainte est une invitation à lire la Bible dans son intégralité. Où que l'on marche dans ce pays, elle est présente. Chaque nom de ville, de région, de montagne ou de lac aide à se familiariser avec Abraham, David, Jésus et ceux qui les entourent. La géographie des paysages devient un support de lecture. On arrive ainsi, de la Genèse à l'Apocalypse, à repérer ce qui fait l'unité du Livre, au lieu de le considérer comme une bibliothèque hétéroclite. On expérimente également la variété des langages par lesquels Dieu se donne à comprendre. On réalise comment le Nouveau Testament est indissociable de l'Ancien. Dans le désert, en lisant l'Exode, on n'a aucun mal à relire saint Jean, et en Galilée, dans les horizons de Nazareth, on retrouve les scènes du temps des Juges et des Prophètes qui ont nourri la mémoire du jeune Jésus. Enfin, on ne fait nulle part mieux qu'à Jérusalem l'expérience de ce que Dom Grammont appelait « la contraction du temps ». De part et d'autre de la Bible, des voix s'appellent et se répondent et, surpris d'être rendu contemporain de ces voix, on a le sentiment d'entrer dans la compréhension du texte biblique en suivant une voie parlante.

Le temps dans sa durée est concentré, sans pour autant être anéanti ! On observe des correspondances de toutes sortes, toutes saisissantes, qui initient à cet art biblique par excellence qu'est la lecture sans cesse recommencée, jamais satisfaite, tant que les faits n'ont pas livré tout leur sens.

Le contact avec la terre est ici essentiel. Il rappelle que l'histoire s'est déroulée dans une géographie déterminée, dans des lieux dont les détails les plus concrets ont une signification. Le sublime n'est jamais désincarné et bien souvent, c'est dans les situations les plus simples, les plus familières, quelquefois les plus brutales, qu'il se laisse rencontrer. Quelle portée aurait le symbole, et même le langage, s'il n'était enraciné dans la chair de l'histoire humaine ? Le détacher de la contingence du temps historique le réduirait à n'exprimer que des mythes.

Enfin, on ne lit pas la Bible tout seul. Elle se donne à une communauté rassemblée pour écouter et rendre grâce. Chaque groupe expérimente le formidable pouvoir de cohésion qui résulte du simple fait de se mettre à l'écoute de la Parole. Pas besoin d'exercice spirituel à côté, pas de dynamique de groupe sinon celle qui résulte d'une Parole « qui ne revient pas sans avoir accompli ce pourquoi elle a été envoyée » (Is 55, 11). Cela permet une pénétration concrète du texte biblique et devient aussi bien une retraite qu'un voyage d'étude ou un pèlerinage.

Église, bibliothèque ou musée ?

Dans quel lieu le texte de la Bible est-il le mieux conservé ? Une bonne bibliothèque disposera certainement de plusieurs traductions et de commentaires de toutes sortes, car les instruments d'interprétation, les dictionnaires, les livres et les revues scientifiques ou de vulgarisation en langue française ne manquent pas. Par ailleurs, rares sont les musées français qui ne présentent pas de sujets qui s'inspirent des récits bibliques. Mais la Bible est d'abord transmise et étudiée dans le monde religieux. Pas une église, pas un temple, où la Bible ne soit présente, ouverte, proclamée, célébrée. Pour comprendre la Bible, il est indispensable de la prendre pour ce qu'elle est, une parole humaine écrite et transmise par des hommes convaincus qu'en elle s'exprime la Parole de Dieu. C'est seulement par la suite qu'elle est devenue un livre du patrimoine de l'humanité, qui a modelé des siècles d'histoire de l'Occident, à travers nombre de représentations, de comportements et de valeurs dont elle est la source. La littérature, la peinture, la musique, mais aussi la langue contemporaine portent l'empreinte des figures bibliques : « pauvre comme Job », le « bon larron », « vivre un calvaire » font partie de la vie quotidienne, comme les scènes de David et Goliath ou d'une Vierge à l'enfant. Il est possible de rendre déchiffrable ce patrimoine incomparable, indépendamment de la démarche croyante.

Un livre singulier et universel

La libération de la servitude, la naissance d'un sauveur, le respect des corps, l'espérance d'immortalité, le primat de la charité, tout ce qui est exprimé en particulier dans les fêtes bibliques est compréhensible et source de vie. Il n'empêche que la spécificité de la lecture croyante procure une saveur d'un tout autre ordre. Les textes sont d'abord transmis dans une perspective religieuse : les évangiles sont écrits « afin que vous croyiez que Jésus est le messie, le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie » (Jn 20, 30-31) ; « Écoute, Israël, le Seigneur est unique ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir » (Dt 6,4). Il faut donc savoir que les croyants reconnaissent dans la Bible un livre « inspiré par Dieu », comme en témoigne l'apôtre Paul :



Depuis ta tendre enfance, tu connais les Saintes Écritures ; elles ont le pouvoir de te communiquer la sagesse qui conduit au salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute Écriture est inspirée par Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, éduquer dans la justice (2 Tm 3,15-16).

Parler d'Écritures saintes

Les théologiens s'appuient sur ces paroles pour élaborer la théorie de l'inspiration de la Bible, comme l'exprime le Concile de Vatican II en 1965 :



Tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec leurs parties, puisque rédigées sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ont Dieu pour auteur. En vue de composer ces livres sacrés, Dieu a choisi des hommes auxquels il eut recours dans le plein usage de leurs facultés ou de leurs moyens (Dei Verbum 11).

Il ne s'agit pas de spéculer sur la psychologie du phénomène. Il ne s'agit pas non plus d'extase, mais de liberté et de culture pour exprimer intelligiblement quelque chose qui ouvre à plus que le naturel. Les auteurs sont traversés par des expériences identifiables, dans un contexte donné. Les contingences d'ordre historique et culturel sont la pâte même de l'Écriture biblique. C'est pourquoi il n'y a pas opposition entre les registres culturel et religieux. La conviction des chrétiens est précisément que Dieu se révèle dans une histoire. Il n'y a rien d'arbitraire ni d'irrationnel, même si tout n'est pas démontrable.

Chapitre 2

Lire les textes

1. ANCIEN TESTAMENT

Dans la plupart de ses livres, la Bible raconte une histoire, ou plutôt des histoires, sous la forme de récits qui ont un commencement, un développement, une fin. À travers ces récits, elle propose une vision universelle de l'histoire du monde. Cette compréhension est née à des moments particuliers de l'histoire du peuple juif, confronté aux grandes civilisations du Moyen-Orient, de l'Égypte à la Mésopotamie. Cette brillante culture offre une représentation du monde qui s'est développée et transmise jusque dans nos interrogations contemporaines. Dans un premier temps, on verra comment la considération des origines vise en réalité le discernement du présent, et projette un avenir à la fois réaliste et heureux. Ensuite, les récits d'alliance nous montreront comment ce bonheur peut venir de la reconnaissance de l'existence de Dieu, qui entre en contact avec l'histoire des hommes et en appelle à leur liberté et à leur responsabilité, pour qu'ils participent à la construction d'un monde juste.

C'est là un ambitieux programme offert à la liberté de chacun !

La première série de textes raconte le commencement du monde en trois temps : le regard posé sur les origines embrasse les difficiles relations humaines et suit enfin la pédagogie de l'élection d'un individu ou d'un peuple, afin de saisir l'univers entier dans le cadre de la bénédiction.

Les commencements

Deux récits de la Création



Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était un chaos, et il y avait des ténèbres au-dessus de l'Abîme, et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut ! Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu sépara la lumière des ténèbres (Gn 1,1-4).

Le premier récit de la Création propose au lecteur de regarder le monde en partageant le point de vue de Dieu, qui répète à chaque étape de son œuvre qu'elle est bonne. Nous reviendrons plus tard sur les questions que ces récits ont suscitées, qu'elles soient anciennes, comme celles formulées par Job, ou modernes, venant des lecteurs contemporains. Dieu nomme un par un les objets de sa Création : le ciel, la terre, la mer. Il couvre la terre d'arbres fruitiers et l'habille de verdure, et c'est seulement le quatrième jour qu'il crée les étoiles, la lune et le soleil, appelés petits et grands luminaires. Les baleines et les poissons, les oiseaux apparaissent après. Dieu les bénit et leur demande de se multiplier.



[Le sixième jour,] Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la » (Gn 1,27-28).

Dieu vit que tout cela était très bon, et le septième jour, enfin, il se reposa ! Un refrain – « il y eut un soir, il y eut un matin » – rythme ce récit pour aider à mémoriser par cœur les étapes de la création du monde et faire partager à chaque fois l'émerveillement de Dieu devant ce qu'il crée.

Le deuxième récit pose un regard nouveau : le Seigneur installe l'homme au jardin d'Éden, arrosé par quatre fleuves qui coulent vers des pays remplis d'or et de pierres précieuses. Le texte suggère que la condition humaine tire son origine de Dieu et se développe au sein d'un environnement favorable.



*Le Seigneur Dieu façonna l'homme, poussière tirée du sol,
Il insuffla dans ses narines une haleine de vie
Et l'homme devint un être vivant (Gn 2,7).*

D'emblée, un commandement est donné : il ne faut pas manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, sinon « de mort tu mourras », dit Dieu ! En conséquence, l'homme a besoin qu'une aide lui soit accordée, une aide vitale, car ce mot désigne, dans la Bible, le secours dont Dieu seul a le secret. Dieu fait donc défiler devant lui toutes les bêtes de sa Création afin que l'homme les nomme. C'est une façon de partager son pouvoir. Comme aucune bête ne convient à l'homme, Dieu l'endort et prend de sa chair pour *construire* (tel est le sens du verbe hébreu) la femme.



L'homme dit : « Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci sera appelée "femme" (en hébreu c'est le féminin de l'homme). » C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair (Gn 2,23-24).

La question des origines

Ces deux textes se suivent mais ne se ressemblent pas : le premier (Gn 1,1-2,4) est un poème qui daterait des environs du VI^e siècle, le second est un récit bien antérieur au premier. Cette double lecture est très évocatrice en ce qu'elle permet d'appréhender une représentation de

l'existence de Dieu, du monde et de l'homme par le biais d'un langage forgé par l'art de la poésie et de la narration. Artistes, écrivains, musiciens, théologiens et mystiques se sont souvent approprié ces pages avec bonheur.

Aborder la question des origines pose le défi de vivre une double fidélité et à l'enseignement des textes et à l'intelligence scientifique. On doit donc faire attention à la manière dont le récit est mené. Il fait intervenir un narrateur omniscient, capable de raconter ce dont aucun homme n'a pu être témoin : qui en effet peut prétendre que « Dieu vit que cela était bon » ? Une telle phrase force à reconnaître que ce texte prend une distance absolue par rapport à ce que veut ou peut l'entreprise scientifique. En revanche, la visée du récit est de souligner l'intelligibilité du monde créé par Dieu. Dans le premier décalogue – décalogue parce que l'expression « Dieu dit » revient dix fois –, c'est par la parole que le monde est créé. On insiste à juste titre sur les sept jours qui composent le premier chapitre de la Genèse. Loin d'être naïf, ce récit est riche de sens. Par exemple, le jour où la lumière est créée est, selon le texte hébreu, un jour « unique » et non simplement le « premier » jour comme on le traduit habituellement. Par ce simple détail de traduction, la vigilance du lecteur est éveillée ; celui-ci se rend compte que, si la semaine est une structure du temps cosmologique dans le rythme lunaire, il doit alors lire le premier récit de la Création comme une clé de l'intelligibilité du monde et non comme une description qui se voudrait précise et rigoureuse.

La responsabilité de l'homme

Si Dieu parle, il n'est cependant pas le seul à le faire et ne garde pas pour lui la capacité du langage : il la fait partager à l'homme en lui offrant la parole. Dans le deuxième récit, Dieu fait défiler devant Adam l'ensemble du monde animal et lui enjoint de nommer chaque espèce. C'est reconnaître par là jusqu'où va la ressemblance entre Dieu et l'homme créé à son image. Voilà qui en dit long sur la responsabilité de l'homme envers le monde créé qui lui est confié. Cette ressemblance nous apprend encore bien d'autres choses. Par exemple, Dieu se limite dans son œuvre de création puisqu'il s'arrête le septième jour. Voilà qui

devrait limiter l'ambition souvent folle de l'homme envers la Création : c'est la condition pour que sa « domination » ressemble à celle de Dieu, qui organise tout « avec poids, nombre et mesure » (Sg 11,20).

Cette citation du livre de la Sagesse élargit le propos biblique sur la Création. Cette littérature (Proverbes, Psaumes, Siracide, Sagesse) revient dessus à maintes reprises. Le contexte est alors l'histoire du salut. La puissance de Dieu s'ordonne désormais à la vie des hommes dans un projet qui a été dès l'origine compliqué par le péché. Les relations sont dénaturées dès le commencement de la vie de l'homme : l'homme contre Dieu, l'homme contre la femme, l'homme contre la Création. Comment rester insensible à cet état des lieux ?

On sent bien que la perspective offerte par les livres de la Sagesse sur la Création attire le regard du lecteur sur le temps qui est le sien.

On y trouve aussi affirmées la transcendance et la préexistence du Créateur :



Avant que les montagnes, que la terre soient engendrées, depuis toujours et pour toujours, toi, tu es Dieu (Ps 90,2).

Tu es grand et tu fais des merveilles, toi, Dieu, et toi seul (Ps 86,10).

Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce (Ps 19,2).

Cette insistance sur la profusion de la Création annonce les prouesses de Dieu au cours de l'histoire d'Israël. L'univers n'est pas un ensemble fermé sur lui-même. Bien au contraire, le cosmos, humains compris, dépend de manière continue et radicale de son Créateur. Cette perspective explique que le vocabulaire de la création soit convoqué dans les récits de salut et de libération.

De la création au salut

L'Exode, par exemple, raconte que les enfants d'Israël ont passé la mer Rouge « à pied sec ». On retrouve là le récit de la Genèse (1,9-10) où Dieu a « séparé le mouillé du sec » (littéralement), en créant la mer et la terre. De nouveau, Dieu réalise son œuvre de paix en traçant un chemin à sec dans les eaux de la mer Rouge. L'étude précise du langage utilisé dans ce contexte permet de comprendre que le salut est envisagé comme un nouvel acte de création. Le verbe « créer », dont Dieu est toujours le sujet, gagne en ampleur :



Crée en moi un cœur pur, renouvelle en moi un esprit affermi (Ps 51,12).

Ne vous souvenez plus des événements anciens,

Ne pensez plus aux choses passées,

Voici que je vais faire une chose nouvelle,

Déjà elle pointe, ne la reconnaissez-vous pas ? (Is 43,18-19).

Dieu va créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle, on ne se souviendra plus du passé, il ne montera plus à l'esprit. Mais c'est une allégresse et une jubilation que je crée, car voici que je crée Jérusalem pour la jubilation (Is 65,17-19).

En fait, cette espérance est présente dès la première page de la Bible. On peut alors tracer à grands traits le visage de l'homme tel que Dieu l'a voulu et créé : c'est un homme rationnel, libre et digne. La rationalité ? C'est sa faculté de connaître et de reconnaître que l'univers est créé. Sa liberté ? Elle implique la capacité et le devoir de décider selon la responsabilité qui en découle et, en cela, il devient capable d'agir à l'imitation de Dieu. Sa dignité ? Elle reconnaît en toute personne humaine un être relationnel, capable de rapports personnels avec Dieu et avec tous les autres êtres humains. Ainsi deviendra-t-il saint à l'image de son créateur.

Enfin, l'espérance des premiers chapitres de la Bible offre la perspective d'un progrès pour comprendre le monde. Par exemple, toujours selon le texte hébreu, Dieu crée l'homme « mâle et femelle » dans le chapitre 1 de la Genèse. Les traducteurs français ont du mal à se plier à cette réalité. La dénomination « homme et femme » ne vient que dans le chapitre 2. C'est dire l'apprentissage nécessaire, dans la durée, pour accéder au statut d'homme et de femme. La suite du récit va nous apprendre qu'il en va de même pour tous les rôles qui nous incombent. On n'est pas naturellement ou facilement homme, femme, père, mère, enfant, frère ou sœur, on le devient en s'impliquant dans un projet dont Dieu est l'origine et le garant.

Les épreuves

« Un père avait deux fils »

Ainsi s'ouvre la première grande intrigue de la Bible. De la Genèse à l'Évangile, nombreux sont les récits qui commencent ainsi : « un père avait deux fils. » Une situation en apparence banale se complique jusqu'à devenir intenable, et finit par trouver une issue aussi heureuse qu'inattendue. La cellule familiale est le nœud de ces conflits, lieu de vie, mais aussi de fureur et de mort. Elle représente l'ensemble des conditions ordinaires de la vie de tous. Elle ouvre également sur des cadres d'existence plus larges : clans, sociétés, cultures, autant de communautés qui connaissent des ruptures et qui vivent dans l'attente d'une réconciliation. Une parabole célèbre dans l'Évangile (Lc 15,11-32) met en scène un fils qui réclame sa part d'héritage, la dépense, fait l'expérience de la pauvreté et de la faim, avant de revenir à la maison, où il est accueilli par son père qui l'attendait les bras grands ouverts. Le frère aîné ne comprend pas la générosité paternelle et devra à son tour emprunter un itinéraire de vérité sur son frère et sur lui. Ces récits montrent que la perspective de réconciliation engage tous les partenaires d'un conflit. Jésus, à travers le récit de Luc, ne vise-t-il pas la réconciliation du peuple juif et des païens, tous invités à relire ensemble leur histoire avec humilité et espérance, pour vivre de nouveau une véritable communion ?